

aspect lugubre à toute la contrée. L'huile est le principal commerce du pays, qui produit peu de vin; mais, chaque année, de longues files de mulets traversent la Sierra, pesamment chargés d'outres, et viennent apporter à Baylen, ainsi que dans une grande partie de l'Andalousie, les produits superflus des vignes de la Manche; ils remportent, en échange, ceux des oliviers, moins communs en deçà des montagnes.

Baylen (CAPITULATION DE). Ce fut le premier échec qu'eurent à subir les armées, jusque-là victorieuses, de Napoléon I^{er}; échec dont l'humiliation doit moins retomber sur ceux qui en furent les victimes directes, que sur l'homme dont l'ambition insensée le prépara. A la première nouvelle de la double abdication de Bayonne, obtenue on sait par quels moyens, une formidable insurrection souleva toute l'Espagne comme un seul homme (mai, 1808), et les échos d'une haine implacable arrivèrent bientôt jusqu'aux oreilles de celui qui en était devenu tout à coup l'objet, par une duplicité indigne de son génie. La population de Madrid s'insurgea la première, et fut sabrée par Murat; mais elle avait donné un exemple que suivirent aussitôt les villes où nos soldats n'étaient pas assez nombreux pour faire respecter l'autorité française. Madrid, Burgos, Barcelone, conservèrent une apparente tranquillité devant nos baïonnettes et nos canons; mais à Saragosse, à Valence, à Carthagène, à Grenade, à Séville, à Badajoz, s'établirent des juntas pour organiser le mouvement insurrectionnel. Les provinces des Asturies, de la Galice, de l'Aragon, de l'Estremadure, de la Manche, de l'Andalousie, n'étaient contenues que par les autorités espagnoles, qui désiraient sans doute le maintien de l'ordre, mais qui furent entraînées dans le mouvement par des populations ivres de colère et de haine. Pour contenir tout un pays fanatisé par les moines et par un patriotisme impitoyable, nous n'avions tout au plus que 80,000 hommes de jeunes troupes, tandis qu'il nous eût fallu au moins 150,000 des vieux soldats de la grande armée. C'est surtout vers l'Andalousie que se portèrent les regards de Napoléon; dès les premiers moments, il dirigea le général Dupont sur ce point, où l'on avait laissé s'accumuler trop de troupes espagnoles, et où l'on redoutait quelque tentative de la part des Anglais sur Cadix. Napoléon comptait beaucoup sur le général Dupont, qui, jusque-là, avait toujours été brave, brillant et heureux; il lui destinait même le bâton de maréchal à la première occasion éclatante, et le général comptait bien qu'elle se présenterait en Espagne; le malheureux ne devait y trouver que la honte. Vers la fin de mai, il reçut l'ordre de se porter vers la Sierra Morena, et de là sur Cadix, où la flotte de l'amiral Rosily, retenue dans la rade, était menacée d'un désastre complet. Parti de Tolède, il fut rejoint en route par les dragons du général Pryvé, par les marins de la garde impériale et par deux régiments suisses. Il avait, en tout, de 12 à 13 mille hommes présents sous les drapeaux. Après avoir traversé la Manche sans difficulté, quoiqu'il aperçût partout les signes d'une haine violente, mais contenue, il franchit heureusement les défilés de la Sierra-Morena, et arriva le 3 juin à Baylen, qui allait bientôt devenir pour nous le théâtre d'un événement de sinistre mémoire. Après avoir débouché de Baylen, il se trouva dans la vallée du Guadalquivir, et marcha aussitôt sur Cordoue, afin de frapper un coup décisif sur l'avant-garde de l'insurrection. Il emporta cette ville malgré la résistance acharnée des insurgés, et, pendant tout le reste du jour, cette belle et intéressante cité fut pillée par nos soldats, que les effroyables cruautés des Espagnols avaient exaspérés. Les insurgés, frappés un moment de terreur, eurent bientôt retrouvé leur initiative sous les inspirations ardentes de la haine qui les animait contre nous, et ils formèrent le projet de se réunir en masse pour accabler le général Dupont : un effroyable cri de colère avait retenti dans toute l'Andalousie, à la nouvelle de ce qu'on appela le sac de Cordoue, et les Espagnols jurèrent de massacrer les Français jusqu'au dernier, serment qu'ils ne remplirent que trop, autant du moins que cela fut en leur pouvoir. Le récit de leurs cruautés n'appartient pas à l'histoire des nations civilisées, et il n'y a que le mot de patriotisme qui puisse en atténuer l'horreur. On enterrait des soldats français vivants, on les sciait entre deux planches, on en pendait d'autres en allumant du feu sous leurs pieds. La barbarie la plus infâme, la plus inouïe, n'épargna aucune souffrance à ces infortunées victimes de la guerre.

Le soulèvement de l'Andalousie ne tarda pas à se généraliser; il était impossible au général Dupont de recevoir ou d'expédier des courriers; ils étaient infailliblement massacrés en route. Etabli à Cordoue, il attendait vainement la jonction des divisions Vedel et Frère, qui avaient ordre d'aller le rejoindre, ce qui eût porté son corps à 22 mille hommes au moins, et lui eût permis d'exécuter en Andalousie la promenade conquérante qu'il avait annoncée au quartier général. Mais bientôt des nouvelles menaçantes vinrent changer ses espérances en de sombres inquiétudes. En même temps qu'il apprenait le désastre de notre flotte à Cadix, il était informé que le général espagnol Castanos, qu'il avait espéré gagner

à la cause française, était irrévocablement engagé dans l'insurrection; il allait voir arriver sur lui, d'une part, à droite et par Séville, l'armée de l'Andalousie; de l'autre, à gauche et par Jaen, l'armée de Grenade, la plus dangereuse pour le moment, car elle n'avait qu'un pas à faire pour occuper Baylen, tête des défilés de la Sierra Morena, que le général Dupont devait traverser pour opérer sa retraite, et dont il se trouvait alors à plus de 80 kil. Le 17 juin au soir, il commença son mouvement rétrograde, et le lendemain il arriva à Andujar, traînant à sa suite une immense quantité de voitures chargées de malades et de blessés, qu'on eût voués à une mort certaine en les abandonnant à la féroce des Espagnols. Le général Dupont s'établit à Andujar, distribua habilement ses troupes dans cette position, et se berça de l'espoir d'y attendre en sécurité les renforts qu'il avait demandés à Madrid. Nous n'étions plus qu'à 28 kil. de Baylen; mais il était à craindre que l'ennemi ne s'y portât à l'improviste, ou bien qu'il n'occupât la route de Baeza et d'Ubeda, donnant sur la Caroline, point où commencent véritablement les défilés de la Sierra Morena. Le général Dupont aurait donc dû se diriger en toute hâte sur Baylen, d'où il eût pu dominer tout le cours du Guadalquivir et tomber sur l'ennemi qui essaierait de le franchir; mais il y a des moments où les intelligences les plus lucides semblent frappées d'aveuglement, et ne pas apercevoir les dangers qui éclatent aux yeux des moins clairvoyants. Il resta à Andujar, sans être inquiété, pendant toute la fin de juin et toute la première moitié de juillet, parce que les insurgés de l'Andalousie et de Grenade avaient besoin de ce délai pour s'organiser, se concerter et opérer leur jonction entre Cordoue et Jaen. Sur ces entrefaites, l'arrivée de la division Vedel vint ranimer la confiance de nos jeunes soldats, dont la plupart avaient à peine vingt ans, et qui commençaient à s'inquiéter de leur position isolée au milieu d'insurgés féroces. Cette division s'établit à Baylen même, et le péril parut conjuré. Le corps de Dupont s'élevait alors à environ 16 mille combattants, y compris les régiments suisses, qui s'étaient fort affaiblis par la désertion. Enfin, la jonction de la division Gobert, forte de 4,700 hommes, porta le total de nos forces à 20 mille hommes, ce qui n'était pas trop au moment même où les insurgés se préparaient à prendre l'offensive. Ceux de Grenade, sous le général Reding, s'étaient rendus à Jaen, au nombre de 12 à 15 mille, partie Suisses, partie Espagnols; ceux d'Andalousie, commandés par Castanos, avaient remonté le Guadalquivir et étaient arrivés devant Bujalance, au nombre de 20 et quelques mille. Bien que l'espionnage fût impossible en Espagne, il était néanmoins facile, à l'aide de certains indices, de se rendre un compte assez exact de cette double marche. Ne comprenant rien, cependant, aux dangers qui s'accumulaient autour de lui, le général Dupont resta immobile en face des Espagnols. Dès le 15 juillet au matin, ceux-ci se présentèrent en masses et forcèrent nos avant-postes à leur abandonner les hauteurs qui dominent le Guadalquivir; mais ils n'étaient pas capables de passer le fleuve sous les yeux de l'armée française, et, après une tentative infructueuse, ils parurent se disperser dans les montagnes. Toutefois, Dupont, alarmé de cette démonstration, envoya au général Vedel, posté à Baylen, l'ordre de lui expédier du renfort. De ce côté, les insurgés de Grenade avaient aussi cherché à franchir le fleuve et s'étaient vu également repoussés. En ce moment arriva auprès du général Vedel l'aide de camp de Dupont, dont le rapport lui fit croire que le gros des forces ennemies était à Andujar. Cédant à un entraînement irréfutable, il crut de son devoir de se porter au secours de son général en chef, et il marcha sur Andujar après avoir fait dire au général Gobert, posté à la Caroline, de venir occuper Baylen à sa place. Mais le général Reding ne se fut pas plus tôt aperçu de ce mouvement, qu'il se porta de nouveau, avec plusieurs mille hommes, sur cette position importante, que ne gardait plus que le général Liger-Belair avec un bataillon et quelques compagnies d'élite. En ce moment arrivait le général Gobert avec la tête de sa colonne. Ce jeune et brillant officier arrêta court les Espagnols, malgré l'infériorité du nombre; mais tandis qu'il dirigeait lui-même les mouvements, il tomba, mortellement frappé au front d'une balle partie d'un buisson où se tenait embusqué un tirailleur espagnol (c'est ainsi qu'il est représenté sur son tombeau au Père-Lachaise). Le général Dufour prit aussitôt son commandement, et, le soir même, ayant reçu du général Dupont les renseignements sur la traversée de Baeza à Linarès, il ne se crut plus en sûreté, et partit de Baylen pour se porter à la Caroline, pensant qu'il allait y préserver l'armée du malheur d'être tournée. A la nouvelle des graves événements qui venaient de se passer à Baylen, Dupont se hâta d'y renvoyer la division Vedel, qui atteignit de nouveau cette position le matin du 17 juillet, à huit heures, par une chaleur déjà étouffante. N'apercevant plus l'ennemi, le général Vedel ajouta foi au bruit répandu partout qu'un corps d'armée espagnol avait passé par Baeza et Linarès pour occuper les défilés, et, dès le soir de ce même jour, il quitta de nouveau Baylen pour se diriger vers la Caroline, à la suite du gé-

néral Dufour. On a réellement peine à concevoir ces tâtonnements multipliés. « Les généraux en chef, dans leurs jours heureux, dit judicieusement M. Thiers, trouvent des lieutenants qui corrigent leurs fautes; le général Dupont en trouva cette fois qui aggravèrent cruellement les siennes... N'accusons point la Providence; après Bayonne, nous ne méritons pas d'être heureux. »

Les généraux espagnols, qui jusque-là avaient agi avec hésitation, avec timidité même, s'aperçurent enfin du trouble qui semblait peser fatalement sur l'esprit de nos généraux, et les fautes de ces derniers leur fixèrent le point sur lequel ils devaient concentrer leurs efforts. A la suite d'un conseil de guerre tenu entre les principaux chefs espagnols, les généraux Reding et Coupigny marchèrent chacun de leur côté sur Baylen, présentant ensemble un effectif de 18 mille hommes, tandis que Castanos restait avec 15 mille devant Andujar, afin de faire illusion aux Français sur le véritable point d'attaque. Dans la journée du 17 juillet, le général Dupont fut informé que le général Vedel était parti pour la Caroline, laissant encore une fois Baylen à la merci des Espagnols. S'il avait ordonné le départ sur-le-champ, il eût prévenu ces derniers; malheureusement, il ne quitta Andujar que le lendemain au soir, entre huit et neuf heures. Il traînait à sa suite une immense quantité de bagages et de voitures chargées de malades, réduits en cet état par la mauvaise nourriture et par une chaleur accablante qui dépassait quarante degrés Réaumur. La moitié de son corps d'armée était atteint de la dysenterie. Il n'avait pas alors plus de 7,800 Français et 1,600 Suisses, en tout 9,400 hommes. Après avoir franchi le lit desséché du Rumber, on aperçut les avant-postes espagnols, qui nous accueillirent par une décharge de mousqueterie. C'était l'avant-garde des généraux Reding et Coupigny, qui venaient de s'établir à Baylen. Nos troupes chargèrent à fond les Espagnols et les obligèrent à se replier sur leur corps de bataille. Mais à peine avions-nous forcé le passage et débouché dans la plaine, que l'artillerie ennemie vomit sur nous une grêle de boulets et de mitraille. Le général Chabert, qui n'avait que six pièces de 4, les fit mettre aussitôt en batterie; mais les Espagnols, qui avaient vingt-quatre pièces de 12 bien servies, les eurent bientôt démontées et mises hors de service. A mesure qu'elles arrivaient sur le champ de bataille, nos troupes essayèrent en vain, avec des pièces de 4 et de 8, de faire taire cette redoutable batterie de 12; elles lançaient des projectiles qui causaient de profonds ravages dans les rangs espagnols, où ils emportaient des files entières, mais sans parvenir à réduire leur artillerie au silence. Le général Dupont fut chargé les Espagnols successivement à droite et à gauche, puis sur le centre; nos cavaliers s'élançant avec une héroïque intrépidité, et forçant les tirailleurs ennemis à se replier; mais ils ne peuvent entamer le corps de bataille. De quelque côté qu'on pousse les ennemis, à coups de sabre ou de baïonnette, ils reviennent en arrière se reformer sur deux lignes immobiles, qu'on aperçoit au fond du champ de bataille comme un impénétrable mur d'airain. Outre leur nombre, trois ou quatre fois supérieur à celui de nos soldats, ils sont appuyés en arrière au bourg de Baylen, protégés sur leurs ailes par des hauteurs boisées, et couverts sur leur front par une artillerie formidable. Il est dix heures du matin; la chaleur est étouffante, hommes et chevaux sont halepants, et sur ce champ de bataille, dévoré par le soleil, pas une goutte d'eau, pas le moindre espace d'ombre, qui puisse rafraîchir nos jeunes soldats pendant les intervalles de cette horrible lutte. Dans cette effroyable situation, le général Dupont se demande ce qu'est devenu le général Vedel, si prompt à se déplacer les jours précédents; il l'attend avec une impatience qui lui fait croire à sa prochaine arrivée; il l'annonce même à ses soldats, et, voyant leur courage réveillé à cette nouvelle, il se décide à tenter un mouvement général pour enlever d'assaut la position. Quelques officiers, inspirés par leur expérience de la guerre et par un noble désespoir, conseillent alors de se former en colonne serrée sur la gauche et de charger sur un seul point, celui qui peut donner passage vers la route de Baylen à la Caroline, c'est-à-dire vers la division Vedel; on pouvait ainsi s'échapper en creusant une trouée sanglante à travers les rangs ennemis, mais en se résignant à un sacrifice douloureux, celui des bagages remplis de nos malades. Toujours aveugle dans ces fatales journées, le général Dupont ne voit pas la porte de salut ouverte par ce conseil, et il s'obstine à charger l'armée espagnole tout entière, comme s'il avait espéré l'enlever d'un seul coup. Nos jeunes soldats s'élançant avec une héroïque intrépidité, et se précipitant en masse sur l'ennemi; mais ils sont accueillis par d'horribles décharges de mitraille, sous lesquelles ils sont forcés de plier. Leurs officiers les ramènent en avant, l'épée à la main; le général Dupré charge lui-même à la tête de ses chasseurs à cheval; il fait des brèches dans la ligne espagnole, il y prend même des canons, qu'il ne peut ramener; mais toutes les fois qu'il veut aller au delà, il est arrêté par une autre ligne de fer, impossible à enfoncer. Le malheureux général tombe enfin frappé d'un biscaten au bas-ventre. Le général Dupont veut ten-

ter un dernier effort; il reporte en ligne ses soldats et les lance sur les Espagnols; héroïsme inutile, la mousqueterie et la mitraille les repoussent de nouveau à l'entrée de cette triste et fatale plaine qu'ils n'ont pu franchir. Et comme si tout se fût réuni pour rendre notre position désespérée, l'inhabileté d'une part et la trahison de l'autre, les Suisses qui combattaient de notre côté, las de tirer sur les Suisses qui étaient dans les rangs espagnols, désertent au nombre de 1,600; il ne nous reste alors pas plus de 3 mille hommes debout sur le champ de bataille, de 9 mille qu'on y voyait le matin. 1,800 hommes ont été tués ou blessés, 1,600 ont passé à l'ennemi, 2 ou 3 mille autres, abattus par le découragement, la chaleur et la dysenterie, se sont étendus à terre en y jetant leurs armes. En ce moment, cruel et dernier coup de la fortune, le canon gronde sur nos derrières, au pont du Rumber, c'est-à-dire par le chemin que nous avons suivi. Le général Castanos, averti de l'évacuation d'Andujar par les Français, a lancé à leur poursuite tout ce qui lui restait de troupes, sous les ordres du général de la Pena, et celui-ci vient d'annoncer son approche au général Reding par quelques décharges d'artillerie. Dès lors, tout est perdu: la faible armée française, déjà si cruellement éprouvée, va se trouver broyée entre les deux armées espagnoles comme entre les branches d'un étai; 30 mille hommes l'environnent, et ne lui laissent aucun espoir de salut. Au comble de la douleur, dans cette position désespérée, le général Dupont ne voit plus d'autre ressource que celle de traiter avec l'ennemi. Il charge donc un officier d'aller proposer une suspension d'armes au général Reding, qui s'empresse d'adhérer à la trêve; mais à condition qu'elle sera ratifiée par le général en chef Castanos. Le même officier se porte ensuite au pont du Rumber, auprès du général de la Pena, qui, tout plein des passions espagnoles, déclare que les Français n'obtiendront quartier qu'en se rendant à discrétion. En attendant, le feu cesse momentanément de part et d'autre. L'envoyé du général Dupont court enfin au-devant du général Castanos pour lui faire ratifier la trêve consentie par ses lieutenants.

Pendant ce temps-là, le général Vedel, dont la présence eût infailliblement changé notre désastre en triomphe, poursuivait au hasard, avec deux divisions, un ennemi insaisissable, dont il n'avait pu pénétrer les desseins. Quelques indices, recueillis auprès des prisonniers et des paysans, lui firent enfin, ainsi qu'au général Dufour, entrevoir la vérité. Bientôt le canon qu'ils entendent retentir dans la direction de Baylen ne leur laisse plus de doute, et cependant le général Vedel met à revenir sur ses pas une indécision inexplicable. Tous, dans cette fatale circonstance, semblaient frappés de vertige. Les deux généraux se mettent cependant en marche, lentement, sans but déterminé. A midi (19 juillet), le canon cesse de gronder à Baylen, car la bataille est finie, et ce silence de la défaite et du désespoir ne fait que confirmer le général Vedel dans la crainte de s'être trompé, et d'avoir pris une simple fusillade d'avant-postes pour une action générale. A cinq heures, il débouche enfin sur Baylen et aperçoit devant lui les Espagnols. Sans se rendre compte encore de la situation, il veut leur passer sur le corps pour rejoindre son général en chef, et, malgré l'arrivée d'un parlementaire espagnol qui vient lui annoncer la trêve, il ordonne l'attaque et fait charger vigoureusement l'ennemi par ses cuirassiers. Mais alors un groupe d'officiers espagnols, dans lequel se trouvait un aide de camp du général Dupont, vint lui prescrire de cesser le feu. Il dut s'arrêter devant cet ordre formel de son général en chef, mais sans se douter encore de l'étendue de notre malheur. Et cependant, un effort héroïque pouvait encore nous arracher à l'humiliation qui nous attendait. En voyant la rage et l'épouvante des Espagnols à l'arrivée du général Vedel, plusieurs officiers supérieurs pressèrent le général Dupont de renouveler l'attaque, en lui montrant même les hauteurs par lesquelles on pouvait rejoindre les deux divisions françaises. Mais ce malheureux général, atteint lui-même de la dysenterie, souffrant cruellement de deux blessures qu'il avait reçues dans cette journée, succombant sous l'abatement qui avait envahi son armée, semblait être complètement absorbé dans sa douleur et ne plus comprendre même, dans l'excès de son désespoir, les paroles qu'on lui adressait.

Nos soldats passèrent la nuit sur le champ de bataille, sans vivres, sans eau et sans vin, après une si terrible journée, tandis que les Espagnols étaient dans l'abondance. Le lendemain matin (20 juillet), le général Dupont envoya à Castanos le célèbre général du génie Marescot, qui était de passage dans sa division avec une mission pour Gibraltar, et le chargea d'obtenir les meilleures conditions possibles du général espagnol, qu'il avait beaucoup connu en 1795. Malgré sa répugnance à servir d'intermédiaire dans de si tristes circonstances, Marescot consentit à se rendre auprès de Castanos; mais au pont du Rumber, il trouva le général de la Pena, courroucé, menaçant, disant qu'il avait des pouvoirs pour traiter. Il exigeait que toutes les divisions françaises se rendissent immédiatement et à discrétion, sans quoi, disait-il, il allait attaquer et anéantir la division Bar-